

# La France que j'ai choisie

Marie-Adeline, il y a donc longtemps, tu me questionnais : *pourquoi es-tu français, papa ?* Tu tiens, à présent, ma réponse : « je ne le suis que par la francophilie de mon père ». Lui-même, il faut le dire, n'a jamais songé à le devenir, sans doute parce que, pour lui, « être » Capverdien c'était comme être de toute nation et de toutes les nationalités du monde.

Mais il me fallait aller au-delà de sa francophilie dont les racines anciennes s'enfoncent jusqu'à se perdre dans les « replis » et les « cavités obscures » de sa mémoire et celle de ses ascendants.

Aussi ai-je patiemment construit, pour moi-même, pour toi et tes frères, *Ma France*, « celle que j'ai choisie » et qui tient en une *Image*, semblable à celle que Hypériorion, le surhomme de Hölderlin, a élaborée de l'Italie.

Lorsque j'étais un enfant et que la *Sodade* me peuplait d'une abondance d'Images, n'est-ce pas Ronsard qui me guida vers deux troubadours devenus depuis mes lyriques préférés, dont j'entends toujours, en profondes paroles intérieures, les belles mélodies du *fin'amor*, cette inépuisable fidélité à l'inaccessible *Dame* bien trop lointaine, Hodierna de Jérusalem ou Aliénor d'Aquitaine ? Jaufré Rudel, *le prince de Blaye*, chantre de *l'amour de loin*, et Bernard de Ventadour, *le prince de l'amour*, parolier du *chemin lointain*, pris et épris d'Aliénor ? J'écoute ces deux pères de la *Sodade* française, mandoline ou luth, harpe ou tambourin à cymbales, à la main ; je les imagine vêtus d'une tunique grise ou rouge, ou d'une chasuble bicolore, pantalon noir peut-être, capeline verte sans doute, gilet jaune, ceinture à la taille retenant dague et bourse ; et leurs sûrs sentiments aux lèvres, qui parcourant le *chemin lointain* en tressant la poétique de *l'amour de loin*. Durant ma préadolescence abidjanaise, je ne connaissais ni l'un ni l'autre. Cependant, j'étais déjà admiratif des troubadours, dont mes institutrices parlaient durant les cours d'histoire relatifs à l'organisation des cours royales françaises du Moyen Âge, que je voyais également dans mes livres d'école et de la bibliothèque familiale ou sur les tableaux de peintres qui les représentaient ou, parfois aussi, au détour d'un film. Tous me faisaient songer aux sérénades capverdiennes racontées par mes parents, où le *namorado*, l'amoureux, fort de son amour mais faible dans ses espérances, guitare en main, chantait sous les fenêtres de sa bien-aimée, déclarant sa passion latine, son *fin'amor*, et attendant l'impossible réponse. Aujourd'hui, je mesure ma dette à l'endroit des troubadours, chantres de la *Sodade*, qui contribuèrent tant à me franciser. Plus que tout autre, les troubadours jettent un pont entre les Hespérides et la France. Avec eux, je passais, sans discontinuité culturelle, de la capverdianité à la francité, depuis la Côte d'Ivoire.

C'est à cette époque que je voulus, de façon obstinée, être musicien. Trois semaines durant, j'avais réclamé à mes parents une guitare, jusqu'à en tomber malade. Sur insistance de ma mère, mon père en acheta une. Ce fut ma première guitare. Alors, des heures, assis près du portail de notre villa, j'en jouais, pour me guérir de ce que je crois avoir été ma première « maladie » de troubadour. Je chantais pour une *Dame*, au

vrai une petite *krióla*, Elvire, qui, de Dakar, venait d'arriver à Abidjan. *Elle était si jolie, que je n'osais l'aimer*<sup>1</sup>. Combien de fois, pensant à elle, j'en ai fredonné l'air et chanté les paroles ? J'étais déjà amoureux d'elle, pour l'avoir vue sur une photo, un ou deux ans avant.

Mais l'amour jamais n'est donné. Il nous faut apprendre à aimer. Car l'amour n'a rien de spontané. Les vrais amants, comme l'enseigne Hölderlin, se rencontrent uniquement parce qu'ils se re-connaissent comme s'étant déjà connu<sup>2</sup>. C'est avec Rudel, de Ventadour et Ronsard, entre autres, que j'ai appris à comprendre et surtout à composer les paroles d'amour. C'est toujours vers eux que me renvoient les deux magnifiques chansons que je fredonne : *L'amour est bleu*<sup>3</sup> et l'inégalé *Aranjuarez Mon amour*<sup>4</sup>.

Au reste, sans les troubadours, nul ne peut évoquer la *Sodade*. Et la lecture des poèmes de Hölderlin qui, d'eux, a sans doute appris ce qu'est musiquer, le sacre des muses, et marcher en poétisant le monde, nous fait habiter la terre en poète. Et Suzette Gontard, la *Diotime* d'Hypériorion<sup>5</sup>, n'est-elle pas, proche de nous, la figure rajeunie de Hodiérne et Aliénor ?

Mais ma dette à l'endroit des troubadours ne consiste pas qu'en l'apprentissage puis la maîtrise des chants de l'amour. Je leur dois, autant qu'aux philosophes, une part de mon inclination à rechercher les sens cachés et les significations celées des textes. Ce sont eux qui m'ont préparé et exercé à l'herméneutique. Parfois, lorsque je découvre le sens des paroles d'un texte, comme eux, je m'exclame : *trobar clus* !

Et les Souvenirs souriants qui me font encore sourire, je me souviendrai, avec un *joy* (une joie) toujours recommencé, de toutes mes gâtés d'écolier au spectacle madré de Guignol rouant de coups rudes l'injuste gendarme, lors des après-midis de classe primaire. Et le cirque Bouglione : fauves domptés et clowns hilarants ! Mais comment peut-il donc, un adolescent africain aux « aïeux » gaulois, oublier ses deux premiers 45 tours en vinyle, sur la gaité et la peine : *Les Comédiens* d'Aznavor, qui m'ouvrirent à l'animation de quartier, et *Le pénitencier* de Johnny, sans doute le plus beau texte jamais écrit sur les peines d'amour et les risques d'incarcération de toute jeunesse incomprise ? Et qui fait écho à l'émouvant *In the Ghetto* du King, qui nous rapporte le désarroi d'une mère face à la naissance qu'elle donne à l'enfant qui n'a pas d'avenir. Terrifiant destin ! J'écoutais, des heures durant, mes deux premiers 45 Tours, avec le Tourne-disque Teppaz Oscar Lyon, de couleur marron, année 1963, de ma grande sœur Lucette. Et depuis, une fois l'an, veilleurs impénitents, rassemblés dans la nuit du souvenir de l'Espérance avec les miens, Tino Rossi me ressuscite aux tendres Noël de mon enfance, où le natal triomphe du cours du monde.

---

<sup>1</sup> Alain Barrière, *Elle était si jolie*, RCA Victor, Paris, 1963.

<sup>2</sup> Sur cette thématique, lire P. F. Tavares, *Le Livre des Sodades*, Manuscrit Université, Paris, 2006.

<sup>3</sup> Joaquín Rodrigo, *Concierto d'Aranjuez*, pour guitare et orchestre, Paris, 1939. Versions françaises : *Aranjuez Mon Amour*, Richard Anthony, Nana Mouskouri. Chick Coreia en reprend la musique dans *Spain*.

<sup>4</sup> Vicky Leandros, *L'amour est bleu*, Philips, Polydor, Paris, 1967 ; Paul Mauriat, *Love is blue*, version instrumentale.

<sup>5</sup> Hölderlin, *Hypériorion ou l'Ermite de Grèce*, précédé du *Fragment Thalia*, préface, traduction et présentation de Philippe Jaccottet, Poésie Gallimard, Paris, 1967, pour les notes, et, 1973, pour la préface.

Mais j'ai toujours aimé la France des cinq cents batailles<sup>6</sup>, celle des résistances populaires et des guerres de libération. Que me souvient-il de mes preux chevaliers Bayard, à Fornoue, puis *sans peur et sans reproche*, seul, lance tendue sur le pont de Garigliano annonçant le général Alexandre Dumas qui fut à la fois *le Diable noir*, *Monsieur de l'Humanité*, *Horatius Coclès* sur le pont de Brixen<sup>7</sup> et Buonaparte étendard levé sur celui d'Arcole. Je les revois tous, Du Guesclin, l'infatigable soldat de sa patrie, Dupleix, l'homme de Chandernagor et de Pondichéry, avec sa belle épouse métisse, tous ces héros à l'ombre desquels j'ai grandi et dont les peintures et le récit des hauts faits d'armes et de vaillance m'initièrent au courage individuel ; et je médite le lourd siège de Pavie, qui vira au désastre, par l'entêtement d'un seul, fut-il roi et esthète : François 1<sup>er</sup>. Mais encore « notre » Henri IV, le réunificateur de sa patrie, et la lame ensanglantée de Ravillac ! Je garde près de moi, telle une vraie mise en garde, les inacceptables nocturnes d'épouvantes de la Saint-Barthélemy, au nom d'une appartenance religieuse, qui me firent tolérant.

Et parce que, depuis l'enfance, plus d'un héros m'habitent, souvent, me reviennent les actes héroïques de *la Pucelle d'Orléans* : le mot-missile de l'archange et des Saintes, avec le banneret *Jésus Maria* qui libéra la France, anneau de sainte Catherine au cou et, à la taille, l'épée promise de Fierbois ou de Charles Martel à la main ferme ! Jeanne d'Arc fut, je crois, l'héroïne de ma première guerre de libération nationale, peu avant celle d'Amilcar Cabral. C'est d'elle, femme parmi les hommes, que j'ai appris, comment la foi dans la volonté est divine et bouleverse le cours du monde, comme il en fut de la guerre de *Cent ans*, qui a duré cent seize ans. Et comment oublier la haute trahison bourguignonne de Compiègne (23 mai 1430), avec son auteur et son prix : Jean de Luxembourg, dix mille Livres, comme Judas et sa livraison ! Puis le procès en hérésie, et le bûcher de Rouen, Place du vieux marché (1431) où il me plaît de faire halte silencieuse, avant Écouis dont la belle église de vieilles pierres dédiée à la Vierge-Marie donne un relief sonore particulier au chant grégorien qui emplît son dôme et l'orgue frappante de notes qui interpelle la piété et la foi d'Elvire.

Jeanne, son à-ban-don par un roi ingrat, sept fois Charles. Eût-il jamais femme virile qui ne porta, par les armes, un dauphin au trône et au sacre à Reims (17 juillet 1429) ? La justice de Calixte III (1451) n'atténua pas ma grande peine, qui, tous les ans, s'enfle lorsqu'un cortège infâme s'empare d'elle et la « viole », en plein jour. De même, la postale de vœux impudiques, carte d'obscénité, d'un républicain qui l'a déshonorée par Bonaparte, celui-là même qui établit l'Empire et rétablira l'esclavage et son Code. Notre Jeanne d'Arc, au fond, la Marianne du Moyen Âge. Je conserve, parmi toutes les peintures de maître, mon tableau préféré, celui vivant de Lenepveu où, semblable à Minerve poussant son cri de guerre, *la Pucelle* en armes, au pied des hauts remparts du château d'Orléans, exhorte la troupe à briser le siège (7 au 8 mai 1429), la première bataille de la campagne de la vallée de la Loire, que j'ai appelée « la guerre des ponts », et qui défit les Anglais. Et, dans la foulée, quatre autres batailles en six jours, du 12 au 18 juin 1429 : Jargeau, avec la blessure ; Meung sur Loire, et la prise du quartier général

---

<sup>6</sup> Perrin, *Des guerres et des batailles de l'histoire de France*, Dictionnaire Perrin, sous la direction de Jacques Garnier, Paris, 2004.

<sup>7</sup> Claude Ribbe, *op. cit.*, p. 198 – 199.

ennemi ; Beaugency, lieu de reddition anglaise ; et, le lendemain, Patay, qui anéantit les redoutables franc-archers anglais. Patay, mère de toutes les batailles de la Loire, oui, un *18 juin*, qui préfigure un appel qui sera lancé 511 ans plus tard, ironie de l'histoire, à Londres même, chez l'Anglais, non plus ennemi mais alors frère d'armes. Autre coïncidence : 8 mai 1429, Orléans ! 8 mai 1945, la France !

J'aime également la France des réformes qui, avec la *Grande Enquête* et la *Réformation* de Saint Louis, a un modèle inégalé de « justice sociale » et de « bonne gouvernance ». Et avec autant de force, la France des ruptures, celle des Jacobins et des Girondins.

Savoir-*être* Français, n'est-ce pas se décider de ne jamais se satisfaire de l'ordre établi lorsqu'il est socialement injuste ? Ainsi, la Fronde parlementaire et princière (1648 - 1653), préfigurant la Commune. Mais, au plan éthique, quel Français a été au-dessus de Saint Vincent de Paul, l'ami des pauvres et des *Enfants trouvés* ? Je relirai toujours, depuis les plus belles hauteurs grecques, les pages allumées des *Lumières* sur la raison naturelle, le bonheur, la liberté, ces trois titres du Ciel (Mably). Sans l'oubli des sombres pages du Code Noir : *le calvaire de Canaan* (Sala-Molins). Car, rien jamais n'effacera les tristes pages de la traite et de l'esclavage des Nègres, quatre siècles durant, et qui ont produit la douleur la plus lourde de la mémoire endurente. Un fardeau, pour combien d'oublis ? Ni la repentance ou son refus, ni une histoire globale<sup>8</sup> ou partielle, et encore moins une loi unanime de condamnation<sup>9</sup>. Et je revois l'éclat d'or de 89, *ce magnifique lever de soleil* (Hegel). Les joies diurnes des brulants canons de Valmy, aux salves exaltantes, et la charge légère, belle, enthousiaste et embrasée de Kellermann portant la République naissante au bout de son sabre levé. J'ai appris, avec patience, ce qu'en dit Jaurès<sup>10</sup>. Et 1848 ! Et les théories ethnocistes de Joseph Arthur de Gobineau, avec ses processions inégalitaires. Ô Sedan, avec l'arraisonnement de l'Alsace. Et 1914 ! Puis, la lourde débâcle de 39, avec tous les déshonorants contingents de Juifs livrés sans appel aux lourdes reptations des *chars d'Anubis* (J. D'Hondt), *Anubis le Chacal, messenger de la mort et gardien des morts*. Et ce que Résister signifie, par devers tout. Et la part de sang versé qu'y a pris le « principe mélanien »<sup>11</sup> : *la Légion noire*, Blaise Diagne, Félix Éboué, *les Tirailleurs sénégalais*, plus exactement les *24 bataillons de marche coloniaux* intégrés aux Forces Françaises Libres (Seconde Guerre mondiale), comme un antique écho à la Geste de Memnon.

Je suis né en France lointaine, au Sud, et pour me refaire des fatigues, j'ai souvent dormi avec mes songes dorés aux pieds des tableaux d'automne aux linceaux ocre de feuilles mortes. Mais la Pointe du groin, en Bretagne, reste mon *autel de*

---

<sup>8</sup> Olivier Pétré-Grenouillot, *Les Traîtres négrières, essai d'histoire globale*, Gallimard, Paris, 2004.

<sup>9</sup> Loi Taubira n° 2001-434 du 21 mai 2001, par laquelle, en son article 1<sup>er</sup>, *la France reconnaît que la traite transatlantique ainsi que la traite dans l'océan indien, d'une part, et l'esclavage, d'autre part, perpétrés à partir du XV<sup>e</sup> siècle, aux Amériques et aux Caraïbes, dans l'océan indien et en Europe contre les populations africaines, amérindiennes, malgaches et indiennes constituent un crime contre l'humanité*. Bien étrangement, dans cette loi, la pratique de la traite et de l'esclavage, en Afrique comme lieu de production et de distribution, est magistralement oubliée. Ce faisant, « la traite interne » est omise et, *de facto*, vendeurs locaux et acheteurs internationaux (européens et orientaux) sont épargnés.

<sup>10</sup> Jaurès, *Histoire socialiste de la Révolution Française*, revue et annotée par Soboul, préface par Ernest Labrousse, Éditions sociales, Paris, 1968.

<sup>11</sup> Dans le vocabulaire de Gobineau, cela signifie les valeurs portées par le « sang noir ».

*gratitude*, l'autre nom que Hölderlin accorde au Repos<sup>12</sup>. Derrière le Père-Lachaise se profile une voie : la Rue du Repos. Là-bas, le sommeil y est plus profond. Et plus long aussi. J'y ferai le deuil de mon corps.

J'aime aussi à flâner et faire du sommeil un gain à Miers, au nord de la faille de Padirac, au coeur de la vallée de la Dordogne, dans le Quercy, jeté dans le Lot en région occitane. Le bourg est de paix et, sur *le chemin de Rocamadour*, marque une halte de sérénité. L'église Saint-Martin y habite aussi et le noble Vieux Séchoir offre un gîte rural où vous reçoit, comme cela est dû à *l'étranger de passage*, Madame Lavergne. Et c'est non loin de là que l'assoiffé peut se désaltérer à la Source Salmière où coule l'eau laxative aux vertus curatives, quand sur les paisibles bordures du Lac un quiet paysage s'organise sur pilotis et se dresse *Au fil de l'eau* qui sert et vante des repas aux saveurs régionales. Mais qui ne sait ou n'a pas encore vu combien la Nature est meilleure sculptrice, architecte plus grande et peintre sans pareille que tous les arts réunis de Donatello, Léonard de Vinci, Michel-Ange et Raphaël, celui-là, d'un bond vif, doit se rendre à la verticalité du gouffre de Padirac y contempler les beautés sublimes des cavités d'ombres et de lumières, et aussi des fantaisistes formes que la Nature a façonnées par sa tectonique et ses légers burins aquatiques. La matière et les couleurs s'y ordonnent en une belle oeuvre que des cliquetis accompagnent en fond sonore. Dans cette caverne, *l'émotion esthétique* est mirifique, et fait revivre l'émoi callistique de l'homme de Tautavel. Car le "primitif" et le "moderne" sont égaux en émotion, en superstition et en *plaisir* devant la beauté de la Nature, qui est *hors de toute condition*, dit Kant.

Au vrai, et ce point est capital, quiconque ne peut éprouver *l'émotion esthétique* de l'homme de Tautavel - ému par la beauté du relief et de la flore de l'Hexagone et choisit d'en faire sa Demeure -, celui-là ne peut (pas) être ou devenir Français. Cette perception affective du beau est le premier enracinement, le plus déterminant, le plus ancien aussi, qui précède et sur laquelle sont construites toute pré-Image et Images de la France. Est-il si étonnant que Hitler ait prémédité d'en brûler le joyau : raser Paris ?

Devant tant de beauté, on devient « ou bien » *augustinien* « ou bien » *spinoziste*. Car la mesure se tient difficilement, entre les deux extrêmes de ce déchirement métaphysique dont la beauté est précisément le moyen-terme. En effet, la beauté du pays a frappé si fort et troublé si intensément que *l'émotion esthétique* de l'observateur rompt son lien initial avec la beauté de la Nature et, alors, ému de sa propre *émotion esthétique*, il éprouve une *seconde émotion* (émotion seconde) qui devient son objet principal, le critérium de sa conscience. Il y a là un moment phénoménologique.

Le beau de (ou dans) la Nature a donc donné naissance au *beau intérieur*, c'est-à-dire au beau selon son essence qui transcende l'observateur et surgit telle une oeuvre sublime de Dieu, et tel est les *beau intérieur* conforme à la doctrine du Saint Augustin des *Confessions*<sup>13</sup> ou alors ce *beau intérieur* fait percevoir la Nature comme un « est »-

---

<sup>12</sup> Hölderlin, *Au Repos*, in *Œuvres*, Gallimard, Paris, 1967, p. 10.

<sup>13</sup> Saint Augustin : « Tard je vous aimée, Beauté si ancienne et si nouvelle, tard je vous ai aimée. C'est que vous étiez au-dedans de moi, et, moi, j'étais en dehors de moi ! Et c'est là que je vous cherchais [...] Vous étiez avec moi et je n'étais pas avec vous », *Les Confessions*, coll. Le Monde de la Philosophie, Flammarion, Paris, 2008, p. 269.

là total, entier, *nature naturante* elle-même, c'est-à-dire Dieu lui-même, ainsi que le conçoit Spinoza et donc nullement comme *nature naturée* (production de Dieu).

Qui parcourt et observe la France devient soit monothéiste dans le sillage de Saint Augustin, soit panthéiste (Tout-est-Dieu) à l'instar de Spinoza, sauf à prendre refuge dans l'édifiant *matérialisme géographique* de Carl Ritter<sup>14</sup>, dont Marx fut à la fois l'étudiant et grand lecteur. Ma fille, peux-tu savoir et dire duquel des trois, je suis adepte ?

En tous les cas, ce second regard est mon guide à travers France. J'observe la France et beaucoup moins les Français. Mais je ne saurais le faire seul. Car mon second regard est plus large lorsque, dans une marche volontaire, il est partagé avec ta mère. Et que d'Images le Souvenir n'a-t-il pas construit en nous et qui, depuis, semées et collectées dans nos mémoires comme des provisions (acomptes) pour l'Automne et notre Hiver, sont nos pro-visions. Et c'est cela le *pro-voir*, l'acte essentiel, auquel seul est accordé le secret du monde : voir le monde à partir du Souvenir : *voir* par le Sous-Venir !

Et voici qu'après Nantes viennent La Roche-sur-Yon dans le bocage vendéen, puis les Sables d'Olonne, avant la gracieuse bande routière qui mène à L'Île de Ré, enjambant le pont aux Images, et qui, de loin, s'approche à grands pas. Qu'elle est belle, l'île, cette asymptote qui tient ensemble le proche et le lointain ! Ta course, par la vélocité de tes pas, dévoreront les chemins vicinaux, pour *pro-voir* ou capturer du regard les apaisants recoins de cet archipel charentais.

Il m'en souvient, la folle course de Saint-Martin-de-Ré à La Flotte, parmi les pinèdes, les chaudes vignes gorgées de soleil et les marais de sel endormis. Tel l'île-de-Sel aux Hespérides. Et, en un bouquet d'arômes, les succulents coquillages au beurre d'ail cuit au four, dont l'odeur se mêle à l'effluve des vagues du bord de mer, et que relève un sec vin blanc. Comment ne pas y revenir ? Le Souvenir commande tout et oriente aussi les pas des marcheurs.

Heureux de tant de beauté, même épuisé, tu pourras aller par la route longue des Cévennes, pour arriver à Rousset, dans les Bouches-du-Rhône, non loin de Marseille et d'Aix-en-Provence, pour reposer nos âmes dans un reconfortant hôtel.

Le lendemain, tel un don du ciel, viendront à toi Marseille et sa Bonne-Mère qui, depuis sa hauteur, bénit du regard la ville, et protège ses nautoniers et toute l'étendue de la « Mer médiane », selon le joli mot de Senghor appelant à lui la Méditerranée. Tu peux y plonger, dans un bain qui régénère l'esprit, rien que d'éclat. Son bleu est plus bleu que tous les virginaux bleus du Ciel. Si tu lèves les yeux, Avignon, « ville d'esprit », s'étendra à toi, avec son émouvant pont aux Demoiselles, le pont Saint-Bénézet de son vrai nom, et qui n'est présent que de moitié mais intact et entier par ce qui lui manque et que comble le coulant du majestueux Rhône. Tu y visiteras, large et magistral, le magnifique Palais des Papes avec l'éclatante blancheur de ses vieilles pierres.

---

<sup>14</sup> Carl Ritter, *Géographie Générale Comparée ou étude de la terre dans ses rapports avec la nature et avec l'histoire de l'homme pour servir de base à l'étude et à l'enseignement des sciences physiques et historiques*. Traduit de l'allemand par E. Buret et E. Desor, Paulin, Paris, 1886, tomes I, II et III.

Et impatients, t'attendront, Toulon et son port aux calmes et accueillants flots, mais aussi une soupe de poissons, tandis qu'en face et non loin, canots et voiliers bercés par les vagues, alors que, vides, de lourds paquebots et des navires de plaisance dorment les paupières lourdes.

Alors surgira, éclatant, Aix en Provence, l'amante du Ciel, superbe, avec son vêtement ensoleillé. Et de là s'approcheront les asphaltes qui creusent les Cévennes, paradis sillonnant l'admirable chaîne montagneuse du sud-ouest du Massif central qui hurle sa vulcanienne beauté à la fois mi-divine, mi-tellurique. Là-haut, les nuages inclineront leurs rubans cévenols jusqu'à ton visage. Et tu les cueilleras, tel nous également gourmands d'air pur, pendant que tu marcheras par *les bornes et les routes des monts*, pour reprendre le vers de Hölderlin.

Le sais-tu ? on ne visite que des lieux et des sites dont on se souvient.

Tout, dans la Nature, est beauté en terre de France ! Dans ses grandes oeuvres, la Nature y dévoile « son » édifice esthétique dont le bel équilibre des grandes *formes géographiques* (montagnes, plaines, côtes et système hydrographique)<sup>15</sup> est la manifestation originelle et l'*émotion esthétique* la résultante.

Cet édifice esthétique naturel a pour unique équivalent et seul double *la langue française*, chatoyante construction linguistique. La terre et la langue sont les clés de la beauté ! Bien parler cette langue assure un meilleur pro-voir.

L'une et l'autre, *émotion esthétique* et *langue française*, précèdent toutes les autres déterminations, que celles-ci soient historiques, politiques, psychologiques, juridiques, économiques, poétiques, sociologiques, sociales, etc. Aussi, pour que tu connaisses la France, il te faudra parcourir, par le *pro-voir*, tout l'édifice, comme ta mère et moi, mais également séjourner, comme moi, à l'intérieur même de la langue française.

Mais la France qui a saisi mon enfance mais aussi mon adolescence, c'est celle des Mérovingiens, des Carolingiens et des Capétiens de Mme Ambrosini, et que n'étais-je alors fasciné, subjugué par les *Regalia* : l'*oriflamme* (bannière), les *couronnes sacrées* (de Charlemagne et Saint Louis), l'*épée Joyeuse* (ou de justice) et le *sceptre*, avec tout le rituel de leur attribution et les occasions de leur port, notamment lors des sacres et couronnements.

La France qui a choisi ma jeunesse, c'est celle que chante Jean Ferrat avec ses collines de l'Ardèche reposantes de beauté et où les fins rayons d'or, semblables à des baies sûres d'elles-mêmes, tombent mûres, rebondissent légères, puis roulent et s'endorment sur les verts feuillages<sup>16</sup> : ô *Verte campagne où je ne suis pas né*<sup>17</sup> reprise par « la Diva aux pieds nus » et adaptée aux Hespérides<sup>18</sup> ! *Ma France* est celle

---

<sup>15</sup> Carl Ritter, *Introduction à la Géographie Générale Comparée*, Cahiers de géographie de Besançon, Annales littéraires, Les Belles-Lettres, Paris, 1974.

<sup>16</sup> Le 7 août 2007, au sortir d'une réception donnée par l'ambassade de Côte d'Ivoire en France, à Paris, avenue Raymond Poincaré, une convive française attira mon attention sur l'identité des paysages de l'Ardèche et des Îles du Cap Vert.

<sup>17</sup> Rappelle t'en, je suis né à Dakar !

<sup>18</sup> Cesaria Evora, *Jardim Prometido*, Jardin Promis, *Voz d'Amor*, adaptation de *Grennfields* par Teofilo Chantre, Lusafrika, Paris, 2003. Il s'agit de la version capverdianisée par T. Chantre qui reprend l'air de la chanson *Grennfields* et dont les paroles, en fait, se fondent sur le mythe des *pommes d'or des Hespérides* et le mythe de

égalitaire de Camille Desmoulins, celle juste de Saint-Just, non pas la France révolutionnaire « mais » discriminante de Barnave qui bave un mot injuste et incompris, « le nègre ne peut croire qu'il est l'égal du blanc », qui vaudra dans l'accusation où il perdit sa tête.

Oui, ce sera toujours avec un souvenir alerte que, depuis la grande Place de la Nation, empruntant l'avenue Philippe Auguste, *premier roi de France*, j'observe la place Bouvines où court encore l'âme ardente et imperturbable de ce *noir inconnu* qui fut son Écuyer et Maître-fauconnier.

*La France que j'ai choisie*, celle qui m'a pris et que je chérie comme on aime d'éternité sa fiancée, c'est celle de Léger Félicité Sonthonax et de Toussaint Louverture, les libérateurs de tous les esclaves du monde, et non pas la France de Rochambeau<sup>19</sup> ; *la France que j'ai choisie* est celle qui, lors de l'*Expédition d'Égypte*, était portée et universellement exportée par Kléber et Alexandre Dumas père, et non par Bonaparte ; cette France n'est pas celle qui a perdu son Image et égaré son honneur dans l'ignoble *Expédition de Saint-Domingue*<sup>20</sup> de Napoléon consul, ni celle de la désastreuse *Guerre du Mexique*<sup>21</sup> de Napoléon III ; *Ma France*, c'est la France qui s'affirme en Bosnie avec le général Morillon et qui n'est plus la même avec le général Poncet en Côte d'Ivoire, et qui durant la *Commune* (1871) n'était pas celle du général Gaston de Galliffet, l'abject « Marquis aux talons rouges », monstre de *la Semaine sanglante*<sup>22</sup>. Et c'est en rappel annuel de toute cette horreur que, chaque 1<sup>er</sup>-Mai, je lève l'azerolier ou le cenellier, en souvenir de la jeunesse de Marie Blondeau (18 ans), la fiancée du Nord à l'aubépine brandie, de Félicie Tonnelier (16 ans), d'Ernestine Diot (17 ans) et de Louise Hublet (20 ans), ce frais bouquet de *jeunes fillettes*<sup>23</sup>, mais aussi de cette paire de jeunes hommes, Kléber Giloteaux et Charles Leroy, belle jeunesse en fête fauchée par *la démesure de la répression armée*<sup>24</sup>, *interrompant les gais festins*<sup>25</sup>, par le vacarme fou des Lebel<sup>26</sup> armés sous la folie du commandant Chapus s'époumonant *Feu ! Feu ! Feu rapide ! Visez le porte-drapeau !* Ô cœur de pierre, sourd au cri fraternel lancé depuis

---

*Déméter et Proserpine* (sur la sécheresse) des légendes grecques. Écouter également Brothers Four, *Greenfields*. Henri Salvador a fait une adaptation française *Verte campagne*, Master série 2.

<sup>19</sup> Donatien-Marie-Joseph de Vimeur, vicomte de Rochambeau, fils de Jean-Baptiste Donatien Vimeur de Rochambeau, le vainqueur de la bataille de Yorktown lors des guerres d'indépendance américaines, et qui a introduit les molosses contre les esclaves lors de l'Expédition de Saint-Domingue.

<sup>20</sup> Antoine Métral, *Histoire de l'expédition des Français à Saint-Domingue sous le Consulat de Napoléon Bonaparte (1802 - 1803) suivie des Mémoires et Notes d'Isaac Louverture*, Paris, 1825, réédition Éditions Karthala, Paris, 1985.

<sup>21</sup> Alain Gouttman et Etienne Taillemite, *Guerre du Mexique*, in *Dictionnaire Perrin des guerres et des batailles de l'histoire de France*, sous la direction de Jacques Garnier, Perrin, Paris, 2004, p. p. 577 – 582.

<sup>22</sup> Jacques Marseille et Nadejje Laneyrie-Dagen, *Les grands événements de l'histoire de France*, éd. Club France loisirs, Paris, juillet 1994, p. 213 – 217.

<sup>23</sup> Il s'agit d'une parole de la chanson populaire, *Les Martyrs de Fourmies*, retraçant cet événement.

<sup>24</sup> Odette Hardy-Hémery, *L'envers d'une fusillade : Fourmies 1<sup>er</sup> mai 1891 : un patron face à la grève*, L'Harmattan, Paris, 1996, p. 94.

<sup>25</sup> Il s'agit d'une parole de la chanson populaire, *Les Martyrs de Fourmies*, retraçant la tragédie de Fourmies.

<sup>26</sup> Le fusil Lebel (Fusil Mle 1886), du nom de son concepteur, est une arme redoutable d'infanterie qui, contenant 10 cartouches, accélérât la vitesse des projectiles et projetait les balles sur une portée de 2.500 à 4.000 mètres. Lors des manifestations de Fourmies, le fusil Lebel fut mis en service sur ce théâtre d'opérations et fit 9 morts en 45 secondes.



l'église : *Français, nous sommes frères*<sup>27</sup>. Ainsi tombèrent grévistes et badauds<sup>28</sup> de La Sans-Pareille. De la sorte, je conjure la barbarie de Fourmies (1<sup>er</sup>-Mai 1891), hécatombe de courte durée. Car sur la foule jamais ne tire une Armée digne !

Tu sais, le Souvenir, la *Sodade*, transforme tout *cœur de pierre* en *cœur de chair*, comme aurait dû naître le « nouvel homme » tant réclamé par les anciens prophètes.

J'ai, pour tout présent, donné à la France trois gemmes taillés, polis : un onyx, une émeraude et un saphir ; précieuses pierres que, dans le travail familial, Elvire et moi avons policées : promesses françaises, meilleurs que moi ! C'est cela *Ma France*.

*Bref, il faut choisir*<sup>29</sup> son appartenance nationale, ainsi que s'exclame Braudel. *La France que j'ai choisie* sera toujours celle éternelle de l'abbé Grégoire qui, d'elle-même, ne cesse de tendre vers *la République universelle*. C'est la vaste France de Félix Eboué, gouverneur noir qui donna à la Résistance son premier territoire libéré, le Tchad, bien loin du *territoire continental*<sup>30</sup>, et qui dort d'un sommeil mérité au Panthéon, quand le gouverneur général Boisson refusait Dakar à Charles de Gaulle sur le point d'y débarquer. La France, il ne faut pas l'aimer pour l'abandonner, au premier coup de feu de l'adversaire, fut-il aryen. Comment oublier « notre » Jean Moulin, *alias* Max, héros à l'écharpe fière semblable à l'*oriflamme* des temps jadis, mais en signe de deuil enroulée autour du coup, et ce port du feutre symbole qui protège la force du regard patriotique, sûr et confiant, sub-venant à la France, se sous-venant d'elle, Jean Moulin, la figure du patriotisme, qui est notre *Étéocle*<sup>31</sup>. Max, juste un homme juste, juste un homme qui, tel Lamartine, fit de *la vérité* son *pays*, préfet qui ne signa pas le mensonge allemand : *Non, je ne signerai pas* [le « protocole » accusant de *mutilations* et de *viols* des tirailleurs sénégalais, sans preuves]. *Vous savez bien que je ne peux pas apposer ma signature au bas d'un texte qui déshonore l'armée française*<sup>32</sup> ; Max, dont le *premier combat*, fut l'honneur des *soldats noirs* venus des colonies défendre la nation meurtrie ; Max, l'esprit d'Alésia, âme vivante de cette France juste, forte et résistante, *la seule France, la vraie France*<sup>33</sup>, qui est aussi celle de Félix Éboué, de Henry Frenay, de Gaston Monnerville et de Charles de Gaule, du coruscant Aimé Césaire et du brillant Jean-Paul Sartre.

Et la France des hautes pensées et du cogito fondateur : Pascal, Descartes, Montesquieu, Montaigne, A. Dumas, V. Cousin, Alain, Damas, Bergson, Levinas, Jaurès, Senghor, Camus, Sartre, Char, Raymond Aron, Foucault, Deleuze, Derrida, D'Hondt, Sala-Molins, et tant d'autres encore !

La France, bucolique à la manière de Virgile, qui a fixé la paix de ma maturité comme on rive au sol une vie pour qu'elle croisse, tel *un olivier tout en olives*, c'est celle amoureuse extravertie des droits de l'homme, qui voit dans l'ensemble des

---

<sup>27</sup> C'est le refrain de la chanson populaire, *Les martyrs de Fourmies*.

<sup>28</sup> Émile Cornaille (11 ans), Gustave Pestiaux (14 ans), Émile Ségaux (30 ans) et Camille Latour (46 ans, décédé le lendemain du massacre, suite au choc émotionnel).

<sup>29</sup> Braudel, *Les hommes et les choses I*, in *L'identité de la France*, p. 222.

<sup>30</sup> Cette expression, tirée de l'Ordonnance du 9 août 1944, désigne l'Hexagone sous occupation allemande, différente de l'Empire.

<sup>31</sup> Pierre Vidal-Naquet, parle d'Étéocle comme *l'incarnation du patriotisme*, in Eschyle, *op. cit.*, p. 152.

<sup>32</sup> Jean Moulin, *Premier combat*, les éditions de minuit, Paris, 1986.

<sup>33</sup> Charles de Gaule, *Paris libéré*, discours à l'Hôtel de Ville de Paris, 25 août 1944.

« concitoyens-étrangers » non pas une hostilité recherchée mais une fraternité annoncée, dont la Ban-Lieue est la terre et le ciel de toutes les promesses.

La France, notre valeur commune. Je résiderai toujours, avec un bonheur large comme le firmament, entre la France qui a fixé les yeux saisis de mon enfance et celle qui m'a choisi. Cette France-là est celle qui le mieux sait entendre ce que *Sodade* ou Souvenir veut dire, et elle doit être honorée de gratitude.

En vérité, vois-tu Marie-Adeline, « être » Français, c'est bien toujours-déjà cela : pressentir esthétiquement la France et aimer séjourner parmi ses hautes Images. C'est prendre pour abri les Images, y bâtir demeure, quand soufflent les vents mauvais. Car la France, songe de toutes mes espérances, est un livre infini ! Chacun peut y écrire une page, avec l'encre de ses racines, dans la continuité de l'histoire de France et de la République qui culminent et se fixent dans les hautes Images.

Mais, parce ce que je suis un français d'origine lointaine, je suis le français de proximité ; et parce que je suis un français d'hier, je suis bien celui de l'avenir, celui du lendemain, si bien décrit par Lamartine : *Je suis concitoyen de toute âme qui pense : La vérité, c'est mon pays*. Au fond, en son cours le plus intérieur, la France est la demeure où *la vérité* est ou devrait être l'époux du droit. Aussi puis-je reprendre le mot célèbre d'Andromaque :

*Voici la règle que je loue et que je me prescris :  
Ni dans ma cité ni dans mon ménage,  
Nul pouvoir où ne soit le droit*<sup>34</sup>.

Vois-tu et écoutes-tu, Marie-Adeline : sème des Images de France. Alors, aux jours de solennité ou de solitude, tu feras une récolte d'enthousiasme. C'est dans les Images que vit la France. C'est avec elles que tu construiras *Ta France*, celle qui accomplira la force du message *national*.

Épinay, le 25 décembre 2010

---

<sup>34</sup> Euripide, *Andromaque*, in *Tragédies complètes I*, édition et notes de Marie Delcourt-Curvers, Gallimard, folio classique, Paris, 1962, p. 376.